

la défaillance grandissait et qui commençait à craindre de se trouver mal.

René Moulin l'entoura des soins tendres et respectueux qu'un fils prodigue à sa mère, et s'éloigna lentement avec elle.

Le duc Georges de la Tour-Vaudieu, caché derrière le rideau mouvant des ifs, n'avait pas perdu une syllabe du court entretien que nous venons de sténographier.

Il quitta tout effaré son poste d'espionnage et, s'élançant dans les intervalles des sépultures, sans souci de fouler les pierres tombales, ils se précipita vers la sortie qu'il atteignit haletant.

Théfer, en le voyant paraître le visage décomposé et les yeux injectés de sang, comprit qu'il se passait quelque chose d'insolite et n'attendit point d'être appelé pour se rapprocher de lui.

—Eh bien ! monsieur le duc ? demanda-t-il.

—Il vient, répondit Georges d'une voix essoufflée et presque indistincte. Dans quelques minutes il sortira du cimetière.

—Seul ?

—Non... en compagnie d'une femme en grand deuil...

—Devrai-je opérer l'arrestation sur-le-champ ?

—Oui, car il ne faut pas que ce misérable puisse aller chez lui...

—Monsieur le duc connaît donc maintenant la demeure de cet homme ?

Georges de la Tour-Vaudieu fit un signe négatif.

—Dans ce cas, poursuivit Théfer, ne vaudrait-il pas mieux le filer jusqu'à son logis ?

—Non... murmura le duc qui se disait tout bas : Il pourrait donner son adresse à la veuve en la reconduisant, et ce serait un danger...

Il ajouta, mais à voix haute :

—Si j'ignore la demeure, en échange je sais le nom... l'homme s'appelle René Moulin, il est mécanicien et il arrive de Londres...

—C'est tout ce qu'il me faut pour agir...

—Venez me prévenir dès que vous aurez l'adresse...

—Que monsieur le duc soit tranquille, il recevra bientôt ma visite...

A ce moment René, soutenant Mme Leroyer, parut à quelques pas de la porte de sortie.

Georges l'aperçut.

—Le voici... dit-il à Théfer d'une voix à peine distincte.

—L'homme à la barbe brune ?

—Oui... Faites votre devoir.

L

Le duc, tournant ses talons, s'éloigna aussitôt et monta dans la voiture de place qui l'avait amené.

En refermant la portière, il dit au cocher :

—Restez là jusqu'à nouvel ordre...

L'odieux personnage voulait assister à l'arrestation provoquée par lui et jouir de son triomphe.

Il souleva le coin d'un des stores et regarda l'agent de police exécuter les ordres donnés.

Théfer, que ses hommes ne perdaient pas de vue, leur fit un signe convenu.

Ils se tinrent prêts à agir.

René s'avancait toujours, soutenant Mme Leroyer.

Il cherchait une voiture pour la reconduire.

De l'autre côté de la chaussée, en face du cimetière, se trouvait une station de fiacres.

Déjà le mécanicien se dirigeait de ce côté ; mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il vit en face de lui Théfer, immobile et souriant.

René fit halte.

—Vous avez à me parler, monsieur ? demanda-t-il.

Théfer, souriant toujours, lui mit la main sur l'épaule et répondit :

—Au nom de la loi, je vous arrête...

Mme Leroyer poussa un cri d'épouvante, et le tremblement nerveux qui la secouait redoubla.

Le mécanicien stupéfait, abasourdi, recula d'un pas.

Les deux agents de l'inspecteur étaient derrière lui, prêts à réprimer toute tentative de fuite.

Le premier moment de stupeur passé, le brave garçon reprit son aplomb.

—Vous m'arrêtez, moi ? dit-il. C'est avoir un peu de toupet ! Je ne suis point ennemi du petit mot pour rire ; mais les plaisanteries du genre de celle-là, vous savez, je les trouve mauvaises !

—Malheureusement je ne plaisante pas... Répliqua Théfer.

—Alors, c'est que je ressemble à quelqu'un que vous cherchez...

—C'est bien vous que je cherche.

—Moi ? fit avec un commencement d'inquiétude l'ancien apprenti de Paul Leroyer. Pas possible !

—Vous, René Moulin, mécanicien, arrivant de Londres... Ceci doit vous prouver qu'il n'y a pas d'erreur.

En voyant qu'il était parfaitement désigné et qu'on l'appréhendait au corps en toute connaissance de cause, René perdit un peu la tête et, certes, il y avait de quoi !

—Qu'est-ce que cela signifie ? De quoi m'accusent-on ? demanda-t-il en élevant la voix sans le savoir.

—Oh ! pas de cris, pas de bruit, pas de scandale ! fit vivement Théfer. Cela serait inutile, nous sommes en force... Allons, monsieur, il faut nous suivre...

—René, mon enfant, dit à son tour Mme Leroyer, ce ne peut être qu'une méprise... la moindre explication donnée par vous suffira certainement pour la dissiper... Ne résistez pas, je vous en supplie. Suivez ces messieurs qui remplissent en vous arrêtant un pénible devoir, et n'oubliez pas que je vous attends...

—Oui, madame, oui, ce ne peut être qu'une méprise, répliqua le mécanicien avec feu. Je ne crains pas la justice... Ma conscience est tranquille...

Montez en voiture, retournez chez vous, et attendez-moi dès que je serai libre, ce qui ne saurait tarder, car pour débrouiller cette affaire il faudra cinq minutes à peine... A bientôt et, en attendant, embrassez-moi, voulez-vous, madame ?

—Ah ! de tout mon cœur !...

Et la veuve de Paul Leroyer se jeta dans les bras de René Moulin, qui la serra contre sa poitrine.

Après une longue étreinte Angèle, brisée par cette nouvelle douleur de voir s'éloigner, prisonnier entre des agents, celui qu'elle devinait honnête et qui lui apportait un espoir inattendu, essuya ses yeux humides et monta dans un fiacre qui s'était approché.

René la regarda partir et lui envoya de la main un dernier adieu.

—Maintenant, monsieur, dit-il à Théfer, je suis prêt à vous suivre... Trouverez-vous ma question indiscrète si je vous demande où vous allez me conduire ?

—Au poste le plus proche, d'abord, répliqua l'inspecteur, et ensuite à la Préfecture de police...

—Eh bien ! allons au poste, et soyez tranquille, je ne tenterai pas de m'échapper... Je suis trop fort de ma conscience pour me donner l'air d'avoir peur...

On se dirigea vers le poste de police de la barrière du Maine.

Théfer avait plusieurs raisons pour ne pas conduire directement son prisonnier à la Préfecture.

Il voulait d'abord inscrire le nom de René Moulin dans l'espace laissé en blanc sur le mandat d'amener ; il voulait ensuite faire une tentative auprès du mécanicien pour connaître son adresse, afin de la donner ou plutôt de la vendre au duc de la Tour-Vaudieu ; il voulait enfin inventer un prétexte d'arrestation et rédiger un rapport motivé tant bien que mal.

Le misérable tenait à gagner son argent en conscience, et, autant que possible, sans trop se compromettre.

Le sénateur n'avait pas perdu le moindre détail de la scène que nous venons de raconter.

Quand il se fut assuré que René Moulin s'éloignait entre les agents, il laissa retomber le coin du store et dit au cocher :

—Rue Saint-Dominique...

La voiture partit.

Une demi-heure plus tard M. de la Tour-Vaudieu, rentrant dans son hôtel, traversait le vestibule entre une double haie de valets de pied respectueusement inclinés.

.

Pendant, le temps nécessaire pour gagner la porte de la barrière du Maine, René ne prononça pas un mot.

Il marchait la tête baissée, réfléchissant, se demandant ce que signifiait son arrestation, et quels faits compromettants la police la plus soupçon-

neuse pouvait relever contre lui, qui n'avait pas dans toute sa vie une action mauvaise ou seulement une action douteuse à se reprocher.

René Moulin n'était point un sot, il s'en fallait même du tout au tout. Il possédait un esprit fort juste et répondait de façon très logique.

Or, voici son raisonnement en cette circonstance :

—Je n'ai jamais tué, jamais volé, et le diable lui-même ne saurait m'accuser de rien de semblable... Je me trouvais, il est vrai, à la *Canette d'Argent* il y a quelques jours quand on est venu faire des arrestations, mais Loupiat aurait attesté que ma présence dans son établissement avait pour unique motif le plaisir de lui serrer la main...

Je ne puis, d'ailleurs, être compromis pour avoir pris la défense d'un commissaire de police... Je mériterais plutôt les éloges de l'administration...

Donc ce n'est pas cela ; mais qu'est-ce que c'est ? J'arrive à peine à Paris que j'ai quitté depuis dix-huit ans... Je n'y ai pas un ami, je n'y connais personne, et les agents me connaissent, puisqu'ils ont prononcé mon nom en m'arrêtant... C'est la bouteille à l'ancre, tout ça !

Soudain il tressaillit.

Trois mots de Théfer lui revenaient à la mémoire. L'inspecteur avait dit :

—Vous êtes bien René Moulin, mécanicien, arrivant de Londres.

Ces trois mots : *Arrivant de Londres*, ouvraient une sorte de percée lumineuse dans les ténèbres où s'égarait le brave garçon.

Il avait entendu parler, comme tout le monde, des sociétés secrètes dont les chefs résidaient en Italie et surtout à Londres.

Il n'ignorait pas que depuis quelque temps on arrêtait volontiers tous ceux qui, à tort ou à raison, étaient soupçonnés d'appartenir à ces sociétés.

—C'est positivement cela !... se dit-il alors. Quiconque arrive d'Angleterre est suspect... On aura su mon nom à l'hôtel du *Plat d'Étain*, on m'aura filé et, crac ! le grappin, sans plus attendre ! Ça n'est pas commode ! Comment me disculper tout de suite ? S'il s'agissait d'un crime, les choses iraient sur des roulettes, et je prouverais clair comme le jour que je ne l'ai ni commis, ni pu commettre... mais en matière politique on est absolument dans la vague... Les juges, qui voient en vous un ennemi du gouvernement et de la société, sont grincheux et défiants, et le moindre rapport d'un agent maladroît ou hostile peut me tenir sous les verrous pour cinq ou six semaines...

René Moulin, dont les mains étaient libres, se gratta l'oreille avec une contrariété manifeste et poursuivit :

—On fera des enquêtes... Je serai sans doute obligé de donner les adresses de braves Anglais auxquels on écrira pour avoir des renseignements sur mon compte... Il faudra qu'ils répondent, ces braves Anglais... Ça n'en finira pas !... Et la bombe éclate juste au moment où je retrouve la pauvre Mme Leroyer... où je lui apporte un espoir... Ce brouillon de lettre que je lui avais promise, elle ne pourra l'avoir !... Quelle déception ! quel chagrin pour elle !... Sans compter qu'on ira sûrement opérer une perquisition à mon domicile, qu'on trouvera chez moi ce chiffon de papier auquel on ne pourra rien comprendre, mais dont on s'emparera très bien tout de même... Alors, adieu ce que j'avais rêvé !...

Pendant une ou deux secondes les traits de René Moulin expriment un découragement absolu, un profond abattement ; puis la flamme, un instant voilée, se ralluma dans son regard.

—Oh ! mais, minute ! se dit-il. Avant de jeter le manche avec la cognée, il faut savoir de quoi il retourne ! Si messieurs les agents n'ont pas mon adresse, ils ne l'auront que lorsque le précieux papier sera entre les mains de la veuve de Paul Leroyer... Comment je m'y prendrai pour cela ? Le diable m'emporte si je m'en doute, mais il faut que ça se fasse, et ça se fera !...

On venait d'atteindre le poste de la barrière.

—Entrez... commanda Théfer.

René obéit. Il franchit le seuil et salua les petits soldats qui regardaient avec des yeux arrondis par la curiosité le visage du prisonnier.

Théfer dit quelques mots à voix basse au sergent commandant le poste, qui l'écouta très attentivement, puis il demanda tout haut :